

## **Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie** parue dans le Figaro Littéraire du 22/05/1997

### ***PHILIPPE ARIÈS : UN HISTORIEN EN RÉACTION***

Nos générations d'historiens récents ont connu un certain nombre de « montages » historiques fort contestables, quoique de première grandeur et qui furent souvent le fait d'esprits des plus fins et très distingués, ultérieurement pris au sérieux à tort ou à raison, en fait souvent à tort, par quantité de bons maîtres et d'étudiants de haut niveau.

C'est ainsi que Denis de Rougemont expliquait gravement que l'amour passion était une invention poétique du XIIe siècle ; Michel Foucault alla jusqu'à décréter que « l'homme » (lui-même) était apparu comme tel (ou comme image ? ou comme concept ?) aux environs du XVIe siècle ! Norbert Elias, récemment envoyé « au tapis » par l'Américain Daniel Gordon, avait expliqué la politesse française et toute notre sociabilité moderne par les moeurs raffinées (en fait hypersnobinardes et très « bêcheuses ») de la société de cour versaillaise sous Louis XIV. Enfin Philippe Ariès en 1960 affirmait que le Moyen Age était indifférent à l'enfance ! Il ajoutait, simultanément, que l'affection maternelle n'existait guère alors, et que l'enfant, lors de l'âge roman ou gothique, était dévalué, voire méprisé, objet de crainte ou d'appréhension. Or Pierre Riché et ses élèves ont démontré depuis, à l'encontre d'Ariès, que l'enfant médiéval occupait en réalité une place essentielle dans l'affectivité comme dans la pratique de la société chrétienne.

Mais on ne doit pas juger Ariès, la chose va de soi, sur celles de ses hypothèses qui se sont avérées de la sorte erronées quant à l'histoire des premiers âges de la vie. Car d'autres ouvrages de ce même auteur sur le Temps, sur la contraception dans le passé, sinon sur la mort, demeurent, eux, des classiques du genre, et de la meilleure veine ; ils ont permis de prendre la mesure de ce grand esprit souvent faux et parfois farfelu, mais extraordinairement ingénieux et subtil avec parfois des éclairs de génie. Ariès fut longtemps royaliste et sympathisant maurassien, écrivant selon cette « ligne », à vrai dire très souple en ce qui le concernait, de nombreux textes journalistiques.

Les éditions du Seuil ont donc eu l'heureuse idée de réunir en un recueil utile et commode les articles qu'il donna pendant plusieurs années, lors de la guerre d'Algérie et de la prise du pouvoir par de Gaulle, au journal intitulé La Nation française : quoique d'extrême droite, cette feuille professait un royalisme oecuménique et sans frontières ; elle se voulait par définition de bonne compagnie. C'était l'une des tendances, parmi d'autres issues de l'Action française de Charles Maurras, celle-ci aussi riche en sectes batailleuses que l'était, à l'autre bout du spectre politique, la famille trotskiste. Une inspection attentive de cet ouvrage composite d'Ariès procure au lecteur des sensations mélangées. D'abord il n'est pas facile d'écrire, comme je fais ici, le compte rendu d'un livre qui lui-même est souvent une collection de comptes rendus d'autres livres : on a le sentiment dès qu'on propose une recension critique, voire agressive, d'être au second degré le miroir de toute une série de miroirs au travers duquel un écrivain s'interroge sur d'autres écrivains. On pense à Orson Welles dans le film La Dame de Shanghai, révolvrisant toute une galerie des glaces où les images se reflètent, s'entrechoquent, rebondissent et se télescopent les unes les autres parmi les éclats de verre.

On tombe, il est vrai, dans cet agrégat de textes « ariésiens » sur de fulgurantes intuitions : ainsi la position ou l'opposition du Moyen-Orient arabe vis-à-vis de l'Occident, qui de nos jours s'avère tellement actuelle, est présentée par Ariès comme la répétition lointaine du contraste entre l'espace gréco-latin de l'Antiquité et, d'autre part, les grands empires de Perse, ou la ci-devant Mésopotamie. Il y a chez Ariès un sens prodigieux de la continuité, de la longue durée braudélienne. Une autre comparaison très suggestive va des cultures sauvages aux civilisations évoluées de nos très Anciens

Régimes ; les chamanes contre les guerriers, dit Ariès, autrement dit, plus tardivement, le Sacerdoce en lutte contre l'Empire. Et puis un admirable texte sur le renoncement chrétien, tiré des notes d'un ami d'Ariès, illumine l'un des paragraphes de ce Présent quotidien : « Nous ne croyons pas que réussir sa vie c'est se marier, avoir des enfants, gagner de l'argent, être député, écrire des livres célèbres ; nous savons que réussir sa vie c'est quelquefois être jugé comme un inutile parce qu'on ne sait pas arriver à ces choses ; réussir sa vie c'est souvent mourir dépouillé de tout, être jugé comme un échec vivant, ... tel le Christ à l'heure de sa mort. » Un tel texte était digne, en effet, du catholique traditionaliste que fut Philippe Ariès : les nouvelles liturgies l'irritaient, que venaient de produire les pères du concile Vatican II ; Ariès se méfiait de Jean XXIII, tout en lui tressant parfois des couronnes, et il ne décolérait pas de l'abandon du latin dans les prières de la messe.

Cela dit, il arrivait à Ariès comme à tout le monde d'écrire quelques sottises qui feront discrètement dresser les cheveux sur la tête à sa bonne préfacière Mme Verdès-Leroux : l'admiration de ce monsieur pour la mendicité des rues de Naples lors des années 50 sonne faux en 1997, au spectacle qu'offrent nos villes françaises, hantées par les tristesses de la marginalité des SDF, des quêteurs professionnels, etc. Les réactions viscéralement hostiles d'Ariès contre de Gaulle, lequel persécutait l'Algérie française et l'OAS, lui font, pour finir, couvrir d'éloges un agitateur algérois de douzième ordre du nom de Lagaillarde. Ariès se vante même, comme d'un exploit, d'avoir voté communiste pour le seul plaisir d'embêter de Gaulle. Alors, la politique du pire ? Ses dithyrambes en faveur de l'illustre film Cuirassé Potemkine sont un peu « datés » en notre fin de XXe siècle, où l'on mesure mieux tout ce qu'avait de mensonger le bolchevisme russe, inspirateur du film en question. Loyalement fidèle au comte de Paris, lui-même héritier du « trône » de France, Ariès en arrive à traiter de « déchet de la maison d'Espagne » (sic) le prétendant concurrent au même trône, qui n'est autre en effet qu'un Bourbon de Madrid, aîné de la famille capétienne. L'antigaullisme morbide d'Ariès fait que cet auteur parle non sans excès d'une deuxième épuration (anti-OAS) par comparaison avec la première épuration, celle de 1944, dont il abomine les exactions. A ce compte, Ariès, s'il était encore en vie, parlerait-il d'une troisième épuration à propos des actuels procès Touvier, et tutti quanti ? On voit à quels dérapages de langage de telles conceptions pourraient mener ! Et pourtant le même antigaullisme provoque de sa part, quelquefois, des réflexions d'une extraordinaire lucidité : ainsi fait-il remarquer que la pensée politique gaullienne a d'incontestables racines maurrassiennes, ce qui semble tout à fait exact, même si les gaullistes d'aujourd'hui refusent de l'admettre.

Il s'agit donc d'un livre-témoignage, volontiers irritant, quelquefois passionnant. Et il est fort heureux qu'on l'ait ainsi extrait du ghetto de la presse d'extrême droite dont les papiers jaunis dormaient depuis plus de trente ans sous la poussière des bibliothèques. Qui sait si de nos jours encore, en ce même ghetto, il n'y a pas un second Philippe Ariès, nettement moins âgé, plein de talent lui aussi et fonctionnant à l'insu du grand public, comme dans le cas d'Ariès du temps jadis.

Devrons-nous attendre encore une bonne vingtaine d'années pour qu'une Verdès-Leroux du XXIe siècle s'en vienne découvrir les textes de ce jeune inconnu d'aujourd'hui, et puis les dépolluer, les désinfecter, les récurer, les décaper de leur gangue d'extrême droite et les publier, pour la bonne règle, chez un éditeur de la gauche bien-pensante qui leur donnera la considération et la légitimité nécessaires ? Espérons quand même que le délai de publication ne sera pas trop long...



Philippe Ariès : des naïvetés, des intuitions fulgurantes et un sens prodigieux de la continuité.  
(Photo Anne de Bruhnoff.)

---